

Localidade fragmentada e novo vínculo social local. Uma análise a partir das relações campo-cidade na Transamazônica (região de Altamira-PA)

Laurence Granchamp Florentino

EHESS – CRBC 54, Boulevard Raspail 75270 Paris cedex 06, França

Resumo

As pequenas cidades da Transamazônica sofreram um processo de crescimento urbano intenso nos dez últimos anos, assim como toda a Amazônia. A região começou a ser apresentada como uma “floresta urbanizada”, para retomar a imagem de Bertha Becker. Este artigo procura entender o significado desse crescimento urbano, principalmente num contexto de fronteira agrícola. O crescimento urbano simboliza, geralmente, a crise do meio rural e sugere que o vínculo social dos camponeses com a sua antiga comunidade é rompido pela migração. Mas a mobilidade para a cidade não corresponde necessariamente a trajetórias descendentes, e não implica tampouco em ruptura do vínculo social. Pelo contrário, a análise das práticas e das estratégias das famílias de duas cidades da Transamazônica, Uruará e Rurópolis, no Pará, indica uma reformulação dos vínculos sociais locais, e ultrapassa a habitual dicotomia entre rural e urbano. A “transterritorialidade” é um conceito que permite analisar os vínculos sociais do conjunto da família entre cidade e campo, por meio da sua história. Se a localidade é o espaço de sociabilidade vivido pelos indivíduos, as práticas das famílias dessa frente pioneira levam a abordar esse conceito como um *sistema*, cujos pedaços ou fragmentos podem ter uma inserção territorial distinta e distante.

Palavras-chave: urbanização na fronteira agrícola, localidade, relações campo-cidade, trajetórias migratórias (“transterritorialidade”), estratégias familiares.

Abstract

The small towns which line the Transamazonian highway have experienced rapid growth over the last ten years, as have urban settlements in the Amazonian region as a whole. This urban growth has led to the region being described by some as an 'urbanised forest', a term first coined by Bertha Becker. This paper aims to understand the reasons for this urban growth focusing particularly on the agricultural frontier context. Rapid urban growth is usually interpreted as symbolising crisis, this view is often coupled with the assumption that the social bonds between farmers and their former community are severed when farmers migrate. However, a move to the city does not always correspond to a downgrading and does not automatically lead to a break-down in existing social bonds. On the contrary, the habits and strategies evident from two small Transamazonian towns, Uruará and Rurópolis, show the maintenance and reforming of social bonds, thus leading us to reconsider the assumption of a dichotomy between towns and rural areas. Perhaps more appropriate is the concept of 'trans-territoriality' which considers the social bonds of the whole family both between town and country and over time. If the locality is regarded as the space of individuals' sociability, the behaviour of the families in frontier regions leads us to approach this concept as a system, fragments or elements of which may be distinct and distant parts of the same territory.

Key-words : urbanisation at the agricultural frontier, locality, relations town - rural area, migration trajectory (trans-territoriality), families' strategies.

Resumé

Les petites villes de la Transamazonienne ont connu au cours de ces dix dernières années un processus de croissance urbaine intense. Ce phénomène semble s'être produit en diverses parties de cette vaste région qu'est l'Amazonie, et a été interprété de différentes façons par les chercheurs. Pour les uns, la migration des paysans vers la ville est le signe d'un échec de la colonisation agricole ; pour les autres, la frontière est devenue "urbaine", et se différencie des fronts pionniers antérieurs. Cependant, au-delà d'une analyse en termes d'expulsion des campagnes et d'attraction de la ville, les pratiques des familles des petites villes étudiées tendent à montrer une situation plus complexe. Les stratégies de reproduction familiale de ces agriculteurs installés en ville semblent s'appuyer tant sur l'urbain que sur le rural. De ce fait, le concept de localité doit être abordé sous un nouvel angle.

Dans un premier temps, l'article expose des résultats de recherches de

terrain, qui permettent de situer l'importance des liens des urbains au milieu rural, et notamment celle des agriculteurs vivant en ville. D'après une enquête auprès d'adolescents dans les écoles d'Uruará et de Rurópolis, 38 % des parents résidents urbains sont des agriculteurs, mais l'on peut également identifier une bonne proportion (11 %) qui ont une activité urbaine tout en exploitant également leur terre.

Dans un second temps sont étudiées les stratégies familiales de ces agriculteurs et urbains. Bien que l'on ne puisse ignorer les contraintes qui pèsent sur ces familles au moment où elles prennent leur décision, les entretiens réalisés indiquent un certain degré de liberté qui justifie l'emploi du concept de stratégie. Par ailleurs, un point méthodologique important consiste à analyser les trajectoires non pas d'un individu, mais du groupe familial. Le concept de «trans-territorialité», tente de restituer la complexité des trajectoires et des relations ville-campagne de l'ensemble du groupe familial. Cette «trans-territorialité» peut être *chronologique*, caractérisée par le passage par le rural ou l'urbain d'un individu à différentes étapes de sa vie, ou *concomitante*, à l'échelle du groupe familial, lorsque les différents membres se répartissent entre urbain et rural pour répondre aux exigences de la stratégie du groupe.

L'analyse des trajectoires des familles permet par ailleurs d'observer le rôle de la ville dans l'histoire et le projet de vie de la famille.

Tous les agriculteurs n'ont pas les mêmes facilités pour s'installer en ville et entamer une stratégie d'accumulation. Les agriculteurs qui s'installent en ville se trouvaient généralement dans une situation économique intermédiaire - se ne sont pas les mieux établis, ni les plus faibles. Ces familles, loin de défaire leur lien avec leur ancienne localité, le maintiennent sur le plan matériel et sur le plan social. Sur le plan matériel tout d'abord, on observe des flux entre la ville et la campagne, qui ne sont pas tous en faveur de la première et au détriment de la seconde. Quand le revenu urbain n'est pas investi directement dans la production agricole, il dispense du moins d'employer le revenu agricole au maintien de la famille en ville, et peut être ainsi réinvesti dans la propriété. Dans les premiers temps de l'installation, le revenu urbain n'est pas toujours suffisant pour subvenir aux besoins de la famille, mais les agriculteurs estiment tout de même réaliser une "plus-value" d'un autre ordre : grâce à leurs nouvelles relations en milieu urbain, ils peuvent apprendre à mieux gérer leur exploitation ou trouver des opportunités d'augmenter leur capital, outre l'investissement dans le futur des enfants en leur donnant accès à un meilleur niveau scolaire.

Sur le plan social, on peut évaluer le maintien du lien à l'ancienne localité par les services que le nouvel urbain rend à ses anciens voisins ou "compères", en utilisant son nouveau réseau de relations urbaines, qui le valorise hautement sur le plan social.

Si le lien à la localité rurale est maintenu, alors que l'agriculteur vit à présent en ville, comment aborder le concept de localité ? Est-ce qu'on ne doit

pas le considérer comme l'espace social vécu par les individus et les familles ? Et dans ce cas, est-ce que la localité ne se trouve pas éclatée en fragments solidaires, obligeant ainsi à la concevoir comme un système ?

Mots-clés: urbanisation de la frontière agricole, localité, relations ville-campagne, trajectoires migratoires ("transterritorialité"), stratégies familiales.

Introdução

O fenômeno de urbanização da Amazônia representa uma questão chave no encontro de debates.¹ De um lado, alguns autores se concentraram nas possibilidades e no futuro da agricultura familiar numa região de colonização agrícola; para esse grupo de estudo, a urbanização representa geralmente os limites - e até o fracasso - do modelo de colonização agrícola (Valverde, 1985). De outro lado, o rápido crescimento das cidades amazônicas seria a expressão mais relevante da natureza diferente dessa fronteira, em comparação com as fronteiras anteriores. Portanto, a fronteira atual não seria mais agrícola, mas urbana (Becker et al., 1990 e 1995). É interessante confrontar essas duas análises da cidade na Amazônia, na medida em que as nossas próprias observações conduzem a nos diferenciarmos de ambas.

O primeiro grupo de autores tem uma abordagem sobre a cidade das frentes pioneiras a partir do rural. Eles descrevem-nas principalmente como um "refúgio" para os rurais expulsos de suas terras ou para os migrantes que não tiveram acesso a propriedades. Para essas categorias, a instalação na cidade representa também o fracasso do projeto de autonomia ao qual vários autores se referem. A modernização da

agricultura nas regiões mais antigas expulsou muitos camponeses, que preferiram a migração para as frentes pioneiras à proletarização nos grandes centros urbanos dos Estados de origem (Musumeci, 1988; Léna, 1992b; Le Borgne, 1996). Mais uma vez na fronteira se produz uma diferenciação social entre os camponeses que "(...) *tende a reproduzir as estruturas sócio-econômicas das regiões de onde vieram os migrantes (...)*" (Valverde, 1985; 182) e que seria o sinal precursor de um novo processo de expulsão. Nessa lógica, o crescimento acelerado dos núcleos urbanos é a expressão de uma exclusão do acesso à terra dos camponeses. O modelo de exclusão se reproduzindo mais cedo ou mais tarde nas regiões recentemente integradas (Martine, 1987), a urbanização aparece como uma consequência da colonização agrícola, pública ou privada.

No entanto, os camponeses não existem sem o mercado, e não se pode conceber a estruturação de um mercado que não passe por uma rede urbana. Portanto, o surgimento de novos centros urbanos, ou o crescimento dos mais antigos, não significa necessariamente o fracasso da colonização agrícola, e poderia ser visto como relativo sucesso da mesma. Além disso, a venda da força de trabalho na cidade pode ser apenas temporária. O conceito de proletarização subentende um processo irreversível, enquanto parece-nos que uma das principais características das cidades das frentes

1 Não abordaremos aqui um terceiro debate, ainda emergente, sobre as relações das cidades com o meio ambiente (a preservação ou a degradação).

pioneiras é a *transterritorialidade*, do rural ao urbano (e vice e versa). Essa transterritorialidade se expressa pelas passagens sucessivas no urbano e no rural no decorrer da vida de um indivíduo, e pela imbricação dos dois meios quando o nível de observação é a família. É o que se sobressai nos casos que vamos analisar, e nos quais fundamentamos essa hipótese.

O segundo modo de análise da urbanização se baseia inicialmente sobre uma abordagem demográfica, examinando os fluxos de população e as suas direções. Alguns autores chamaram a atenção sobre as taxas de crescimento dos centros urbanos amazônicos (Martine e Turchi, 1990; Léna, 1992b; Becker, 1978 e 1995; Becker *et al.*, 1990), que se mostravam particularmente rápidas. Portanto, a fronteira amazônica se diferenciaria do modelo anterior de expansão territorial, porque as taxas de crescimento urbano foram, desde o início, iguais ou superiores às da população rural (Léna, 1992a; 582). Para Bertha Becker, a expansão da fronteira na Amazônia é um fenômeno eminentemente urbano, ligado ao processo de rápido crescimento urbano no país como um todo (Becker, 1995; 54). Afirmar que hoje “a maioria da população da região vive em núcleos urbanos (...) [que] crescem rapidamente não apenas nas regiões de recente expansão mas também nas regiões economicamente estagnantes” (Becker, *op. cit.*) surpreende, pois é contrária à percepção comum da Amazônia. Na realidade, “enquanto o crescimento

rural [seria] localizado, o crescimento urbano é generalizado” (Sawyer, 1986; 46).

Se esses fatos não podem ser negados, precisa-se no entanto restabelecer um outro aspecto da realidade. Falar de urbanização numa região tão vasta como a Amazônia tende a homogeneizar situações que não são comparáveis. Parece-nos que poderia ser levado em conta o modo de apropriação do fundiário, pois o mesmo teria com certeza uma grande influência sobre o modo de urbanização: uma região onde as grandes fazendas são dominantes não pode produzir, de maneira alguma, uma urbanização semelhante à de uma região onde os pequenos produtores são majoritários. As cidades que estudamos se situam neste segundo caso.

A análise baseada nas estatísticas do IBGE produz geralmente uma confusão, pois, como Pebayle (1979; 178) ressaltava com razão, “o que é chamado de população urbana no Brasil abrange na realidade um grande número de rurais, pois, no termo de uma lei municipal de 1980, são considerados como urbanos todos os habitantes das cidades-prefeituras de município, das vilas (sedes dos distritos) e “outras áreas urbanas isoladas”. Ora, dentro dessas três categorias de aglomerados, boa parte não é nada mais do que lugarejos, ou pelo menos aglomerações habitadas por autênticos camponeses.” Sozinho, o tamanho não é, portanto, um critério

decisivo para caracterizar uma cidade (Weber, 1982: 17). Determinar limites de forma arbitrária também é fonte de controvérsia, numa região onde, em função das grandes distâncias, alguns pequenos centros urbanos polarizam as funções urbanas de um vasto *hinterland*, enquanto outros maiores atuam apenas como grandes lugarejos. Estamos confrontados então com um problema de definição da cidade, reforçado pelo fato de que existe, na maioria das cidades de fronteira, uma forte imbricação do rural e do urbano². A região do nosso estudo tem menos de 30 anos; por isso, pode-se afirmar que a urbanização está em processo, e produzirá algumas diferenciações entre os centros urbanos. Alguns se tornarão verdadeiras cidades, enquanto outros poderão estagnar ou mesmo regredir, da mesma forma que os centros urbanos que Pierre Monbeig observava na década de 1940 na frente pioneira paulista.

Procuramos entender os mecanismos que ocorrem na base das migrações dos rurais em direção à cidade. A nossa hipótese é que os camponeses não são determinados apenas por fatores econômicos nas suas escolhas de migração (expulsão do campo), mas nem por isso os seus projetos de vida consistem em se tornar urbanos, no sentido de não depender em mais nada do rural para a sua reprodução (atração da cidade). Nessa perspectiva, analisaremos o caso de dois pequenos centros

urbanos da Transamazônica, na região de Altamira. Apesar da heterogeneidade, esses pequenos centros urbanos têm com certeza várias semelhanças com outras regiões de colonização agrícola por pequenos proprietários.

Não se trata de negar a existência de migrantes que abandonaram a sua terra por falta de meios para explorá-la, mas de reintroduzir a diversidade das situações e das atitudes individuais, deixando de considerar os camponeses apenas "*como objeto global de comportamento homogêneo, (...) e inexoravelmente submissos às forças externas*" (Léna, 1992b; 218). Nesse objetivo, a análise das estratégias familiares e das trajetórias parece o método mais apropriado. Existe uma importante parte dos novos urbanos que conservaram as suas atividades agrícolas, e que se apóiam tanto sobre o rural como sobre o urbano para garantir a reprodução social da família. Um acompanhamento de três anos no campo permitiu conferir que não se trata apenas de uma situação transitória.

Essas observações e hipóteses podem permitir uma nova abordagem do conceito de localidade. A localidade é concebida geralmente como um objeto homogêneo e relativamente limitado no território. No entanto, se a localidade é também *o espaço da sociabilidade local* dos indivíduos, as práticas das famílias nessa frente pioneira desenham novos contornos desse espaço. As

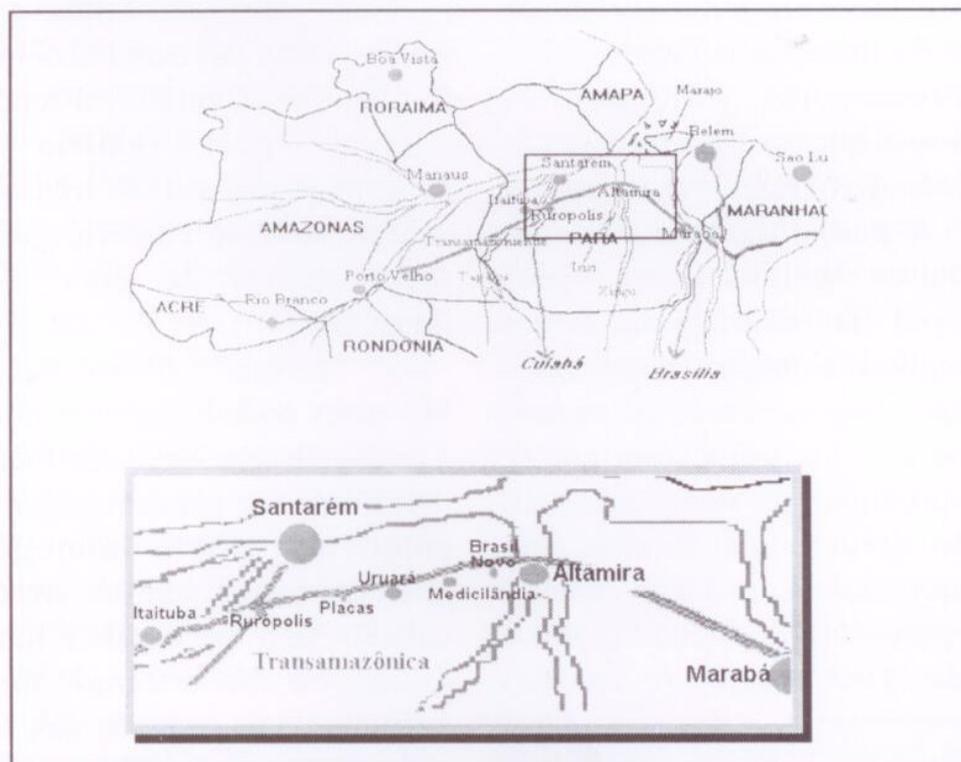
² Mesmo na capital regional, Altamira: tem mais de 50.000 habitantes, e 28% dos ativos são empregados no setor agrícola.

experiências concretas vividas pelos agricultores permitem emitir a hipótese de que, imbricando nas suas estratégias elementos tanto urbanos como rurais, a localidade se traduz para eles em um espaço descontínuo. Seria então uma localidade "fragmentada", recomposta dentro de um sistema mais amplo.

O método adotado é tanto qualitativo como quantitativo. Uma primeira etapa, realizada nas cidades de Uruará e Rurópolis (Fig. 1) fornecerá alguns números que permitirão avaliar a amplitude dos fenômenos ou a importância das categorias estudadas. Essas pesquisas foram realizadas com adolescentes de 14 a 22 anos e interrogavam sobre o percurso da família e sobre os projetos dos jovens para o futuro. Questionar os jovens nas escolas tinha um duplo interesse.

De um lado, dar educação para os filhos constitui uma das principais motivações das famílias para se mudar para a cidade; portanto, era interessante estudar nas escolas as origens sociais dos alunos. Por outro lado, as organizações de produtores estão muitas vezes preocupadas com a chegada dos jovens rurais na cidade, que acabam não voltando mais para a terra e para a agricultura. Conhecer melhor os projetos de futuro dos jovens permite então avaliar as perspectivas de futuro das pequenas cidades e das suas zonas rurais³. Poderia se criticar a introdução de um viés ao interrogar apenas as famílias que têm filhos; no entanto essa abordagem se concentra sobre o grupo familiar, que parece o nível de análise

3 Não analisaremos, neste texto, a parte da pesquisa sobre os projetos de futuro dos jovens.



Elaboração: Laurence Granchamp

Figura 1. A Transamazônica, região de Altamira.

mais pertinente para oferecer um retrato das relações campo-cidade.

Numa segunda etapa, reconstruiremos a trajetória de duas famílias representativas das entrevistas realizadas⁴. Por meio disso e da história dessas famílias, poderemos perceber como elas construíram uma estratégia de reprodução social baseada numa complementaridade do trabalho rural e urbano. Da mesma forma, o exemplo dessas famílias de agricultores morando na cidade permitirá observar como se constrói uma nova sociabilidade, que se insira em redes de relações tanto urbanas como rurais - e que redefine assim, como formulamos acima, o conceito de localidade.

4 A representação das trajetórias das famílias em figuras idênticas às que aparecem neste artigo, aplicada ao conjunto das famílias entrevistadas (23 no total), permitiu salientar as grandes tendências que esses dois casos ilustram.

1. O crescimento dos centros urbanos da Transamazônica

1.1. Os dados estatísticos sobre o crescimento de Uruará e Rurópolis

Os dados do IBGE a respeito dos municípios de Uruará e Rurópolis não permitem conhecer o crescimento antes da emancipação desses municípios. No entanto, para o município de Uruará, dispomos de uma estimativa entre 1983 e 1986 (tabela 1). As taxas de crescimento parecem muito altas, mas deve-se levar em conta que essas pequenas cidades surgiram apenas depois do povoamento da região pelo programa de colonização dirigida, e que antes nada existia. Essas taxas indicam a velocidade do fenômeno.

Em números relativos, e no geral, a cidade sofreu um crescimento muito mais rápido do que o seu meio rural; no entanto, em números reais,

Tabela 1. Crescimento Médio Anual do Município de Uruará.

	CIDADE DE URUARA		MEIO RURAL		TOTAL	
	N°	CRESC. ANUAL	N°	CRESC. ANUAL	N°	CRESC. ANUAL
1983	1.825	-	9.632	-	11.457	-
1984	2.666	46%	10.669	10,8%	13.335	16,4%
1985	4.561	70%	12.319	15,4%	16.870	26%
1986	6.147	35%	14.382	16,8%	20.529	21%

Fonte : Philippe Hamelin (1991)

este crescimento foi superior ao do meio rural apenas em 1985. Isso significa que o campo de Uruará continuou a crescer graças aos fluxos de migrantes, de forma sensivelmente mais elevada do que na cidade.

Entre 1986 e o primeiro censo após a emancipação desses municípios (1991), não existem dados que permitam saber se a população urbana passou a crescer mais rápido, e a partir de quando. Temos apenas uma avaliação subjetiva dos próprios moradores, que acham que depois da emancipação as cidades cresceram muito mais rápido, particularmente no caso de Uruará que teve um prefeito que quis deixar a sua marca na história do município construindo a cidade.

Por meio da última contagem da população, em 1996, nota-se que o crescimento dos municípios da Transamazônica continua sendo muito forte e acima do restante do estado (tabela 2). O dado mais interessante é que em Uruará a população rural continua aumentando mais do que a população urbana, enquanto nos outros municípios do estado é a população urbana que contribui mais para o

crescimento populacional. Esse fenômeno pode ser resultado de uma política de assentamento de novas famílias pelo INCRA, mas uma análise mais detalhada fica impossibilitada devido ao fato de não se conhecer a procedência dos migrantes: não sabemos se trata-se de migrações internas da região, do estado ou de outros estados⁵.

É preciso relacionar esses números com a história da região. Nos anos 1985-86, o preço vantajoso do cacau originou um período de crescimento, que os habitantes recordam com saudade. Os lucros não foram aplicados apenas nos meios de produção. Foram muitas vezes investidos em bens de consumo e favoreceram a instalação de alguns colonos na cidade, que tiveram, assim, mais facilidade para construir uma casa ou comprar um terreno nos núcleos urbanos recentes. Esse

5 Além do mais, é preciso ter certa reserva em relação aos dados do IBGE nessa região, já que, no censo 1991, esse órgão reconheceu a tentativa de fraude de 11 municípios do Estado, sendo 3 localizados na Transamazônica, entre os quais Uruará (Censo demográfico 1991, n.º 7, Pará, IBGE, p. 17).

Tabela 2. População Urbana e Rural dos Municípios da Pesquisa, 1991/1996.

População	1991			1996			Taxas de crescimento (%)		
	Cidade	Rural	Total	Cidade	Rural	Total	Cidade	Rural	Total
Altamira	47.016	22.263	69.279	54.235	24.547	78.782	7,13	4,88	6,42
Rurópolis	3.900	15.568	19.468	4.947	19.175	24.122	11,83	10,38	10,68
Uruará	5.767	19.572	25.339	8.078	29.317	37.395	16,69	19,93	19,22
Pará 1.000 hab.	2.596	2.353	4.950	2.949	2.561	5.510	6,36	4,23	5,36

Fonte: IBGE, censo 1991, e contagem populacional 1996

elemento da história pode, a priori, parecer de pouca importância, mas na realidade revela as estratégias dos colonos que, assim que tiveram oportunidade, investiram na cidade. No entanto, esse “desejo” de acesso à cidade não se traduziu automaticamente pelo abandono dos lotes rurais. Quando a “febre do cacau” acabou, aqueles que não tinham deixado o lote tiveram a escolha entre ficar na cidade (e procurar um emprego, embora o mercado de trabalho nessas pequenas cidades fosse muito restrito) ou voltar para o campo. Certo número optou pela segunda alternativa, tendo a partir de então “um pé na cidade”.

1.2. A ligação dos urbanos com a terra

As cidades da Transamazônica nasceram do seu meio rural e, ainda hoje, podemos considerar como um dos fatos de maior relevância uma estreita relação do rural com o urbano. Uma pesquisa realizada em 1997 nos colégios de Uruará e Rurópolis⁶ aponta nesse sentido, mostrando que uma grande parte dos pais dos alunos são agricultores e moram na cidade.

6 Pesquisa realizada com 100 alunos em Uruará e 100 alunos em Rurópolis. O total de alunos nessas duas cidades é de 3.776 e 2.992 respectivamente. O número de jovens nessa faixa etária morando na cidade era (no censo de 91) de 1.187 para Uruará e 739 para Rurópolis. A pesquisa atingiu então 8,43% dessa população na primeira cidade, e 13,53% na segunda.

Os agricultores, porém, não são os únicos a investir na terra. Outras categorias de urbanos também a possuem: ela serve de reserva de valor ou de estratégia de diversificação para os comerciantes ou os funcionários públicos. 37,9% dos urbanos que são proprietários rurais nessa pesquisa são agricultores. A agricultura é portanto o setor que ocupa o maior número de ativos.

A tabela 3 permite notar que, entre os donos de lote, encontram-se 12% de comerciantes e 10,6% de funcionários da prefeitura ou professores. Na realidade, possuir um lote agrícola não significa, para os urbanos, que a atividade principal é a agricultura, pois os agricultores são apenas um pouco mais de um terço do total dos proprietários. E, além disso, encontram-se pessoas de todas as camadas da população possuindo um lote rural.

De um lado, uma boa parte daqueles que venderam seus lotes para se instalar na cidade trabalham hoje na prefeitura, ou como professores ou empregados no hospital (um quarto de quem vendeu o lote e mora hoje na cidade, depois de ter passado pelo meio rural). Alguns comerciantes, donos de usina de arroz ou de caminhão, podem ter vendido para constituir um capital que permitisse começar na nova atividade e fixar residência na cidade.

Por outro lado, a presença de residentes urbanos cuja atividade principal não é a agricultura, mas que possuem um lote agrícola, pode indicar a existência de “dupla

Tabela 3. Residentes Urbanos: Donos de um Lote Rural por Atividade Principal, Uruará e Rurópolis (excluindo os residentes do meio rural).

<i>Atividade do chefe de família</i>	Dono de um lote rural ?			
	<i>Sim</i>	<i>Não</i>	<i>Vendeu</i>	<i>Total</i>
Agricultor	25	1*	1	27
Fazendeiro/ gerente	2	0	0	2
Assalariado da agricultura	1	1	0	2
Comerciante	8	2	5	15
Pequenos comerciantes e independentes (serviços)	4	2	2	8
Empregados do comércio	1	0	2	3
Artesãos e construção	6	4	5	15
Madeireiro e gerente serraria	2	1	2	5
Operários serrarias	0	3	1	4
Funcion. Sup do set. privado	1	3	1	5
Funcionários prefeitura, professores e serv. saúde	7	2	14	23
Aposentado	1	0	2	3
Desempregado	3	3	2	8
Doméstica	3	2	2	7
Outra atividade	2	3	2	7
TOTAL	66	26	41	134

(* corresponde a um meeiro.)

Fonte: Pesquisa de campo, 1997.

atividade”, ou seja, além da sua atividade na cidade, o urbano pode investir em tempo, trabalho ou capital na sua propriedade rural.

Esses dados não fogem de um quadro de observação e análise bastante comum sobre as cidades do interior, porém o que a literatura não apontou suficientemente é o efeito dessas ligações dos urbanos com a terra não apenas sobre a situação fundiária, mas sobretudo sobre as relações sociais entre rurais e urbanos, assim como detalharemos na segunda parte deste artigo.

1.3. Os agricultores na cidade

A mudança geográfica do campo para a cidade não se acompanha necessariamente de uma mudança social e profissional: dentro dos fluxos de agricultores que se instalaram na cidade, parece-nos imprescindível diferenciar aqueles que mudam de atividade daqueles que a conservam. A mesma pesquisa realizada nas escolas revela que 37% do total dos pais agricultores são residentes urbanos, e que todos têm ainda a sua terra ou comprou uma outra na periferia da cidade (“chácara”). Eles continuam na

exploração das suas terras, e dividem o tempo entre a cidade, onde mora a família, e o campo onde eles trabalham (Tabela 4).

Quase a metade dos donos de lote são agricultores que moram na propriedade rural enquanto os filhos estudam na cidade e moram com um parente, um compadre ou até o patrão para quem eles trabalham (sobretudo as moças que prestam serviços domésticos e estudam à tarde). Uma parte dos agricultores (15%) fica no lote durante a semana e encontra a esposa e os filhos na cidade nos finais de semana.

Observamos também que os agricultores que moram na cidade não vão com muita frequência ao lote. O afastamento e o custo do transporte constituem apenas uma parte da explicação. Não se pode concluir que esses 17,8% de agricultores que vão ao lote apenas algumas vezes por mês

estão pouco a pouco abandonando a agricultura: na realidade, os deslocamentos se fazem mais em função da época do ano. Por exemplo, eles podem passar quase três semanas no lote na época das safras ou de tratos culturais particulares, enquanto na época mais chuvosa eles vão ficar mais tempo na cidade. A resposta pode traduzir a impossibilidade de definir exatamente a frequência dos deslocamentos, em vez de um fraco investimento em tempo no trabalho agrícola.

O investimento em tempo pode também ser assumido por outros membros da família. O dono (legal) pode ir "raramente" ao lote, mas os filhos ou irmãos podem trabalhar a terra, e parte dos frutos desse trabalho pode beneficiar o dono. Por exemplo, existem vários casos de viúvas que vêm morar na cidade depois de ficarem sós, mas um irmão ou um filho mais velho continua na

Tabela 4. Modalidade de deslocamento dos agricultores e outros parentes proprietários de um lote rural.

(NB) MODALIDADES DE DESLOCAMENTO

←
→

Mais rural Mais urbano

ATIVIDADE DO CHEFE DE FAMÍLIA	Mora no lote	Fins de semana na cidade	Todos os dias no lote	Várias vezes por semana	Finais de semana no lote	Várias vezes por mês	Nunca	TOTAL
Agricultores	42	11	3	1	3	13	0	73
Fazendeiros ou gerente fazenda	2	0	0	0	1	1	0	4
Assalariado agrícola	0	0	0	0	0	1	0	1
Comerciantes	1	0	1	2	2	2	0	8
Outras atividades	4	2	2	0	7	18	2	35
TOTAL	49	13	6	3	13	35	2	121

Fonte: Pesquisa de campo (L.G.F.), 1997.

propriedade rural e sempre manda alguma coisa que possa ajudar na alimentação da família. Da mesma forma, um chefe de família de idade avançada pode ter um filho que começa a assumir a propriedade, o que permite ao pai passar mais tempo na cidade onde ele tem mais conforto.

Essas pequenas cidades da Transamazônica caracterizam-se então por uma população ainda muito ligada à agricultura. Pode-se perguntar em que medida este fenômeno é temporário e pode diminuir com o desenvolvimento da cidade e dos outros setores de atividade. Neste sentido, observa-se uma diferença sensível entre Uruará e Rurópolis. Em Uruará, cuja cidade é mais desenvolvida do que a de Rurópolis, a pesquisa nas escolas mostra que existem apenas 18% de pais agricultores morando na cidade, enquanto essa taxa em Rurópolis atinge 24%. No entanto, uma outra pesquisa realizada no ano de 1994, no principal bairro de expansão⁷ de Altamira, mostrava que 28% dos ativos dependiam da agricultura para a sua subsistência (agricultores ou assalariados agrícolas). A taxa de ativos empregados na agricultura é elevada em qualquer que seja o tamanho da cidade. No entanto, o crescimento da cidade parece induzir a uma mudança importante, no que diz respeito ao controle dos meios de produção, entre Altamira, a "capital",

e os centros urbanos menores: na "capital" a metade dos ativos da agricultura são assalariados, enquanto em Uruará e Rurópolis trata-se sobretudo de pequenos agricultores proprietários.

Esses números adquirem um significado mais relevante com uma análise mais aprofundada. Quais são as estratégias das famílias de agricultores que vêm se instalar na cidade? Como se recompõem os seus laços sociais entre a cidade e o campo? Mas também, em última análise, que tipo de nova realidade estas estratégias induzem? Uma progressiva urbanização dos rurais ou uma nova complementaridade rural-urbana?

2. As estratégias dos agricultores nas pequenas cidades da Transamazônica

As estratégias familiares têm como objetivo assegurar a reprodução social do grupo familiar e a sua prosperidade. O conceito de estratégia subentende uma intencionalidade e uma avaliação das oportunidades e das pressões (econômicas ou sociais) pelos atores sociais. Entretanto, se uma parte das motivações/intenções na base da estratégia aparece de forma clara no discurso, as estratégias contêm também elementos não confessados. No caso do nosso estudo, esses elementos não se referem à proibição social, mas a um corolário não intencional ou secundário em relação às motivações confessadas, pois as estratégias não são pura planificação

⁷ Pesquisa de campo, realizada entre novembro e dezembro de 1994, com 189 famílias, no bairro "Brasília", que contém 8 setores.

das decisões e dos comportamentos; elas são, pelo contrário, dinâmicas, se constroem com o tempo e a partir das tentativas e de reajustes diante dos resultados obtidos. Em outras palavras, as estratégias são o exercício da adaptabilidade dos grupos e dos indivíduos.

O conceito de estratégia é polêmico. A objeção mais comum consiste em dizer que as estratégias familiares explícitas nem sempre são possíveis, podendo se tratar de uma simples regulação que não é necessariamente controlada pelo grupo e seus membros (Dupont e Guilmoto, 1993; 284).

Não se pode ignorar as dificuldades e os limites que o grupo familiar pouco pode dominar ou influenciar, mas os casos estudados parecem indicar uma parte de liberdade nas escolhas, suficiente para

que se possa falar de estratégia. Em outros termos, os agricultores que se instalam na cidade não são levados a isso unicamente por critérios econômicos que produziram uma seleção ou regulação no meio dos camponeses.

Os esquemas a seguir representam as trajetórias de duas famílias, a primeira de Uruará (figura 2) e a segunda de Rurópolis (figura 3). Essa representação gráfica tem como principal interesse revelar imediatamente o tipo de relação que a família constrói entre o rural e o urbano. Em vez de manifestar uma estratégia "puramente urbana", onde a moradia e o emprego urbanos constituem uma finalidade, pode, pelo contrário, se observar uma certa complementaridade rural-urbana, no seio do grupo familiar, no espaço e no tempo. Será que esses

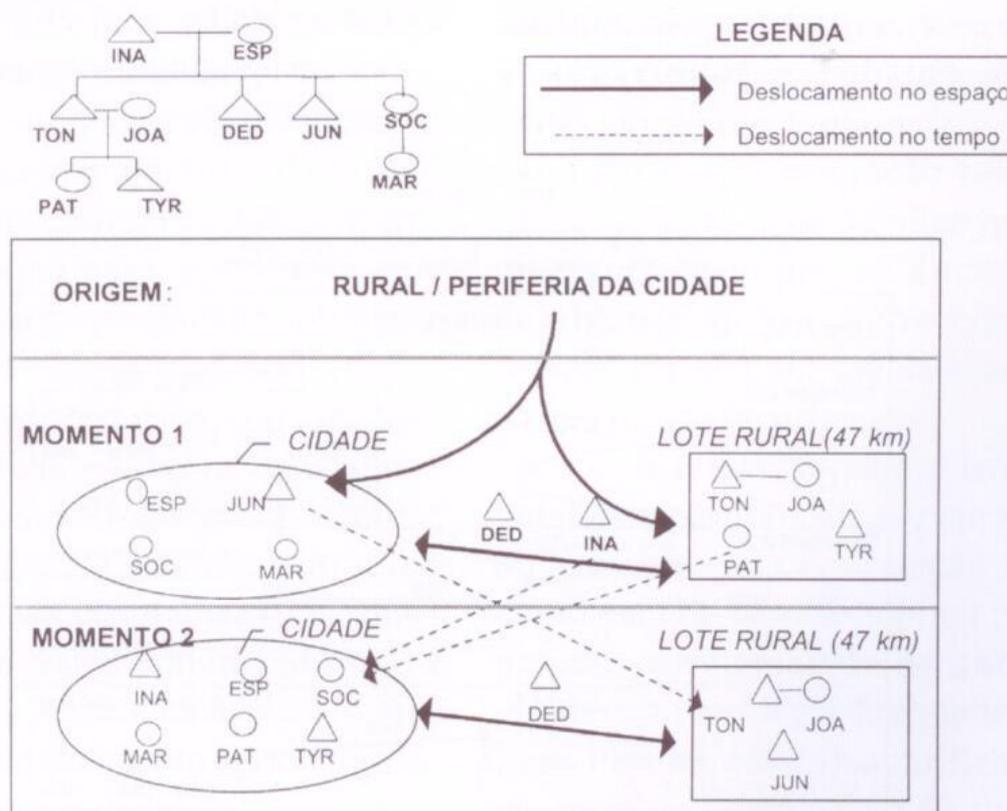


Figura 2. Família de Oliveira (Uruará).

comportamentos traduzem uma diluição da noção do urbano? Ou eles revelam a natureza dessas pequenas cidades da fronteira, que seriam na verdade cidades *rurais*, pois, para poder falar de urbano, seria preciso que o mesmo se afirmasse em algum momento da história da cidade? Ora, nessa frente pioneira, as cidades são ainda emergentes - elas emergem do rural e conservam dele ainda todas as marcas.

2.1. O papel da cidade na história e no projeto de vida familiar

A família de Oliveira (figura 02) se caracteriza por uma longa experiência de cidade, pois sempre viveu na periferia. A mãe (Espedita) era professora, o seu marido (Inácio), um pequeno criador de gado que conheceu vários fracassos econômicos devido a estiagem. Essa proximidade com a cidade se traduziu nos

comportamentos migratórios: o filho mais velho, que sempre ajudou mais o pai na propriedade, hoje mora no lote com a esposa (também filha de pequeno criador da mesma região de origem), enquanto os filhos mais novos procuraram no primeiro momento um emprego na cidade. A filha, Socorro, encontrou rapidamente um emprego na prefeitura. O seu salário permitiu ajudar nas despesas da família na cidade, até cada um se tornar mais independente. Ela contribuiu de forma importante na construção da casa, e ajudou na compra de um caminhão, com o irmão mais velho (agricultor). Com esse veículo, os dois irmãos mais novos podiam trabalhar por conta própria, já que não encontravam um emprego fixo na cidade e não queriam trabalhar no lote. Assim, eles podiam fazer frete e transportar passageiros entre o travessão do lote do pai (km 219) e a cidade.

No segundo momento (3 anos

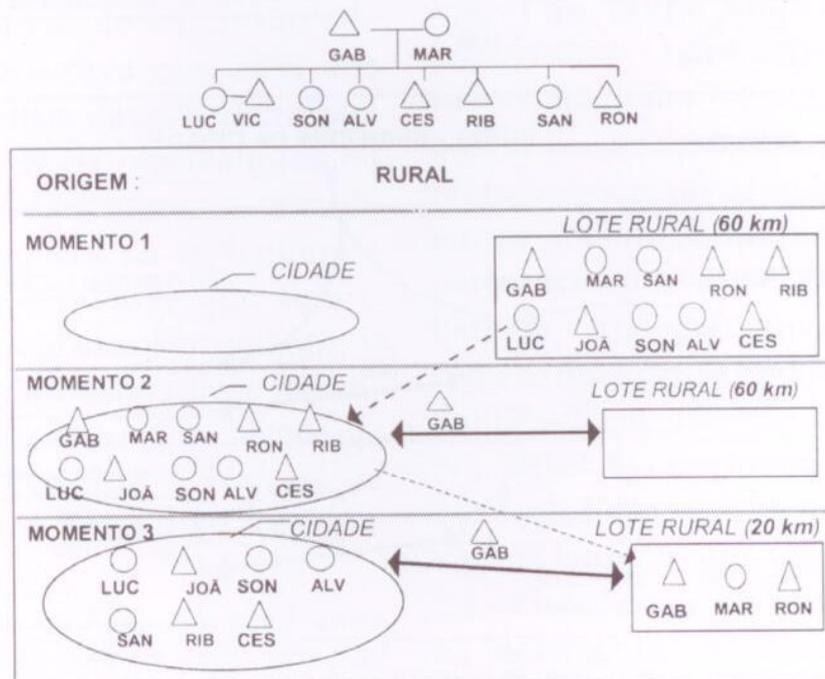


Figura 3. Família da Silva (Rurópolis).

depois), o pai, Inácio, aposentou-se e veio para a cidade, enquanto o Júnior (desempregado) resolveu ir para o lote ajudar o irmão e compensar a ausência do pai. Dedé continuou trabalhando com o caminhão, num vaivém permanente entre o lote e a cidade.

No segundo caso apresentado, toda a família da Silva (figura 03) se instalou primeiro no lote. Sem nenhum capital para investir nos meios de produção e com filhos ainda pequenos, Gabriel tinha dificuldades para viver apenas do seu trabalho agrícola. Assim, ele passou boa parte do ano no garimpo de Itaituba, que lhe ajudou, de certa forma, a constituir uma base econômica para poder trabalhar a terra.

Depois lhe foi oferecido um emprego na prefeitura (decerto, uma promessa eleitoral...) e a família mudou-se toda para a cidade. Nesse período Gabriel não abandonou o lote, investindo e trabalhando nele sempre que arrumava uma folga. Ele não deixou de investir na cidade também: construiu uma casa, e assim que os filhos atingiram uma idade suficiente para ficar sós, ele abandonou o emprego e voltou ao lote com a esposa e o filho mais novo. Agora, ele continua fazendo idas e voltas entre o lote e a cidade (mas no sentido contrário e de forma mais esporádica). Os filhos estudam ou trabalham na cidade, e a filha mais velha casou com um açougueiro, filho de um agricultor que veio morar na cidade.

Nos dois casos, a situação em relação à cidade no lugar de origem

parece ter influenciado a escolha de instalação rural ou urbana na hora da migração. Além do mais, essas duas famílias caracterizam-se por uma forte coerência dos membros o que permite falar de estratégia *familiar*. Apesar das divergências e dos desejos pessoais, desenha-se um projeto comum onde cada um tem o seu papel e uma autonomia relativa, e deve contribuir para a melhoria das condições de vida do conjunto. O caso da primeira família ilustra particularmente como cada indivíduo constrói uma relação com a cidade, feita de desejos e frustrações, o que influencia não somente os projetos de vida pessoais, mas também familiares. A divisão do grupo familiar entre a cidade e o campo permite ampliar a base da reprodução social e ter uma maior flexibilidade ou capacidade de adaptação diante das mudanças ou dificuldades (o desemprego na cidade no primeiro caso, por exemplo, foi resolvido com a volta para a terra). Com certeza, a migração reforçou essa coesão do grupo familiar, pois os migrantes sempre se encontram desligados dos antigos vínculos sociais que eles tinham estabelecido na sua região de origem.

A migração para a fronteira geralmente é motivada por um desejo de acesso a uma reprodução social ampliada (Le Borgne, op. cit.; 212), na qual os elementos de conforto urbano tem um lugar preponderante. Luis Pereira (1970) qualifica esse processo de urbanização do rural ou "*urbanização generalizada*" definindo-o como "*a difusão cultural*

para contingentes de população não-urbana cada vez mais numerosas de níveis de vida mais elevados, e a adesão ou a aspiração destes contingentes a esses níveis de vida, mesmo se não aderem a outros componentes do estilo de vida urbana". A partir dessa análise, pode-se formular a hipótese de que esse processo não somente atinge a fronteira como também contribui para a sua criação e à sua urbanização. Os novos desejos surgidos no campo têm portanto um papel urbanizador, e ao mesmo tempo dão uma nova dimensão à reprodução familiar. Assim, a instalação na cidade reflete, para muitos agricultores, os aspectos de uma estratégia procurando um melhor acesso ao mercado e ao conforto urbano *no campo*.

Ora, na fronteira, o acesso aos serviços, particularmente no meio rural, é geralmente ainda mais problemático do que na região de origem. Segundo Torres (1991), a frustração que resulta da deficiência dos equipamentos coletivos na zona de fronteira só pode ser resolvida por meio da venda da terra, valorizada artificialmente, o que permite obter um pequeno capital para se instalar na cidade. Vieira (1987) observa, por sua parte, que o camponês "passou a transitar *entre a roça e a "rua"*, por meio de uma nova sociabilidade e estratégia que integra agora elementos simultaneamente urbanos e rurais". As nossas próprias

observações convergem nesse sentido da emergência de uma nova sociabilidade passando pelo rural e pelo urbano, mas colocam também em evidência que as estratégias são mais complexas do que a simples venda da propriedade rural para se instalar na cidade. As duas famílias do nosso estudo de caso não venderam as suas terras, nem os 37% dos agricultores que residem na cidade, como salientou a pesquisa com os adolescentes de Uruará e Rurópolis. A simultaneidade dos elementos urbanos e rurais das suas estratégias expressa-se por uma outra forma de "transitoriedade": esta não é apenas uma sucessão de fases diferentes da vida, entre o rural e o urbano, mas se torna concomitante, em nível individual ou do grupo familiar.

Do ponto de vista metodológico, evidencia-se a importância de levar em conta o conjunto do grupo familiar, a fim de restituir a complexidade das relações entre rural e urbano. As análises que se limitam ao aspecto individual, geralmente a experiência do chefe de família, podem deixar transparecer essa transterritorialidade apenas na sua forma "cronológica" (ou seja como uma sucessão de etapa da vida do indivíduo) e não na sua forma "concomitante", quando se observa a repartição dos membros do grupo familiar. De um outro lado, tais análises podem deixar pensar que essa transterritorialidade nasceu na fronteira. Mas quando se amplia a observação ao conjunto familiar, constata-se que, para algumas famílias,

8 "Rua" é o termo utilizado pelos camponeses quando se referem à cidade.

essa estratégia preexistia à migração para a fronteira (cf. caso 1).

Tornou-se necessário criar este conceito de “transterritorialidade” na medida que os conceitos já existentes não nos pareciam totalmente adequados para caracterizar esse tipo de mobilidade e a opção metodológica de estudar o grupo familiar. O conceito de êxodo rural, criticado acima, implica uma mudança definitiva de residência. O de “circulação”, definido por Zelinsky (1971), refere-se a deslocamentos de curto prazo, repetitivos ou cíclicos, o que se aplica apenas a uma parte da família (alguns membros são móveis e outros sedentários). O “espaço de vida” é por sua parte um conceito que não reflete de maneira satisfatória as mudanças de modalidade no decorrer do tempo. A noção de “densidade de residência” introduzida por F. Dureau (1987 e 1991) é com certeza a mais próxima e poderia aplicar-se nesse estudo. Procuramos definir uma noção que abrange formas de mobilidade diversas em diferentes momentos da história das famílias, mas que tendem para o mesmo resultado, ou seja, a imbricação dos meios rural e urbano quando o nível de observação é o grupo familiar. A transterritorialidade é, portanto, o resultado de um processo dinâmico de recomposição de um espaço (ou território) de vida no tempo, apreensível a partir das trajetórias das famílias. É um conceito que tem diretamente a ver com o estudo da localidade.

2.2. A complementaridade rural-urbana no seio da família

No caso da família de Oliveira (caso 1), a repartição dos seus membros entre o rural e o urbano favoreceu, desde o início, uma estratégia de acumulação. Pode-se observar uma certa repartição das tarefas e o uso das rendas individuais para um projeto coletivo da família. As rendas urbanas, e particularmente o salário da Socorro e a aposentadoria da mãe (Espedita), serviram para as despesas quotidianas nos primeiros tempos, até a propriedade agrícola entrar em produção e começar a gerar algum retorno. Mas essa ajuda dos “urbanos” da família prosseguiu além do tempo necessário à formação da propriedade rural. E mesmo quando não se trata de fluxos econômicos diretos da cidade para o campo, o simples fato de beneficiar-se de uma renda monetária urbana libera o emprego da renda agrícola e permite reinvesti-lo na produção.

Esse fato merece ser sublinhado. Na concepção clássica das relações campo-cidade (ver por ex. Singer, 1972, ou Charrier, 1988) aparece apenas uma dominação da cidade sobre o campo, e os principais fluxos econômicos se realizam em benefício da cidade. Mas no caso dessas pequenas cidades, pode-se observar uma certa complementaridade, que se traduz, pelo menos em alguns casos, por uma não-absorção total pelo urbano do produto da agricultura.

Essa renda liberada, no caso de pequenos criadores de gado (caso 1), é principalmente usado para aumentar o rebanho. Mas a compra do caminhão é também muito simbólica: ela foi feita graças às economias do Tonho (rural) e da Socorro (urbana), a fim de permitir aos irmãos mais novos trabalhar, efetuando fretes entre a cidade e a localidade rural.

Além do mais, Patrícia e Tyron, filhos desse casal morando no lote, estudam na cidade e são os avós que cuidam deles. Em contrapartida, os pais sempre mandam um frango, frutas ou outros produtos (arroz, feijão) para ajudar nas despesas de alimentação na cidade.

É também o que faz Gabriel (caso 2) com os seus filhos. Neste caso, existe um fluxo financeiro direto da cidade para o campo, pois os filhos assalariados “ajudam” o pai. Gabriel comprou uma casa na cidade graças a uma boa safra de pimenta-do-reino e à venda de uma cabeça de gado. Ele não se beneficiou, no início da instalação, da ajuda de um salário da esposa ou dos filhos. Como mencionamos, ele teve que ir trabalhar no garimpo para constituir o capital mínimo que lhe faltava. No primeiro caso (família de Oliveira), pode-se observar uma complementaridade concomitante no espaço, pela repartição dos membros da família entre rural e urbano. No segundo caso (família da Silva), aparecem as duas formas de “transterritorialidade”: no primeiro momento ela é sucessiva em nível do chefe da família (Gabriel) mas,

no segundo momento, ela se torna simultânea, pois os filhos ficam na cidade enquanto os pais voltam para o lote, e se estabelece uma ajuda mútua no sentido de melhorar as condições de vida do conjunto (estratégia familiar).

Gabriel não incentiva os seus filhos a voltarem a trabalhar sua terra. Ele acha bem mais vantajoso a divisão atual:

“Por enquanto, eu não tô querendo que eles se mexem, porque é uma ajuda prá mim, né, que eles sempre vem me ajudando um pouco. E aí, pra me tirar eles pra ir lá, pra colônia, aí fica meio devagar pra mim. Estou lá, trabalhando lá, e eles aqui me ajudam, né? Quer dizer, assim a gente consegue levar a vida devargarzinho”.

Analisando mais profundamente o pensamento de Gabriel, pode parecer que essa “ajuda” dos filhos beneficia mais a ele próprio do que ao conjunto familiar. Mas na verdade é uma questão de equilíbrio: numerosas são as famílias que deixam transparecer nas suas estratégias uma necessidade da cidade para poder viver no meio rural. Viver apenas da atividade rural, para muitos, significa restringir-se aos campos de acumulação possíveis, ou mesmo comprometer a própria reprodução na agricultura. E, ao mesmo tempo, o conjunto da família tem dificuldades para se reproduzir apenas no meio urbano, devido aos baixos salários e ao mercado de trabalho restrito. Assim, rural e urbano aparecem como dois pólos complementares e

necessários para a reprodução social dessas famílias.

3. A recomposição dos vínculos sociais dos agricultores morando na cidade

3.1. Relações urbanas e estratégias de acumulação

Não há possibilidade de todos os agricultores se instalarem na cidade e de começarem uma estratégia de acumulação. A instalação na cidade implica custos, tais como a locação ou a compra de uma casa ou um terreno, e custos de transporte para o deslocamento do lote rural para a cidade e vice-versa. A compra ou a construção de uma casa necessita de um capital. Assim, geralmente, são somente os agricultores mais ou menos bem estabelecidos que podem vir para a cidade sem perder o lote. Parte do produto do trabalho agrícola deve servir para o investimento na cidade, mas sem comprometer a reprodução da exploração agrícola. Muitos agricultores da nossa pesquisa, que moram na cidade, compraram uma casa na cidade graças a uma safra de cacau (a instalação então é mais antiga) ou a uma safra de pimenta-do-reino associada com a venda de algumas cabeças de gado⁹. Para

9 Pode-se fazer a hipótese de que o FNO especial (crédito agrícola para os pequenos agricultores), ao mesmo tempo em que favoreceu a permanência das populações rurais na região, facilitou também a instalação de produtores (ou parte da família) na cidade.

alguns, os primeiros tempos na cidade produzem como consequência uma desestruturação no meio rural, para poder se estabelecer no meio urbano. As dificuldades que representam essa mudança podem prorrogar-se. Uma das pessoas entrevistadas, por exemplo, mudou-se para a cidade para que as crianças pudessem estudar, e porque a esposa conseguiu um emprego numa escola. O salário da esposa nem sempre era suficiente para arcar com todas as despesas, e nosso entrevistado queixava-se de ter que vender um bezerro de vez em quando para poder pagar as contas extras. Ele considerava também que essas dificuldades eram ligadas ao fato de ele não dispor de mão-de-obra familiar para ajudá-lo no seu trabalho agrícola. Porém, ele não se arrependia e confessava :

“A pessoa que passa a morar na cidade, ela passa a ter um conhecimento maior, sabe como investir melhor.”

Na cidade, o agricultor está em contato mais regular com os técnicos e tem maior acesso às informações, que circulam mais rapidamente do que no campo. Isso pode ajudá-lo a planejar melhor o seu trabalho agrícola e a ser talvez mais sensível às inovações agrícolas que ele poderia aplicar, depois, no lote¹⁰.

10 Isso se vê particularmente no caso de lideranças locais de organizações de agricultores, que moram na cidade, e estão sempre participando de seminários. As inovações introduzidas dependem da evolução dos próprios técnicos; atualmente se fala muito em introdução de leguminosas nos pastos, por exemplo, ou novos tratamentos culturais da pimenta-do-reino.

Sobretudo, ele passa a participar de novas redes de relações que podem lhe permitir iniciar uma acumulação não somente no rural mas também no urbano. No meio das suas novas relações, podem-se encontrar pessoas que tenham certa influência local (na prefeitura particularmente), ou que disponham de um capital maior. Isso pode ajudá-lo, como no caso de um dos nossos entrevistados, a aproveitar uma oportunidade de compra de um terreno na periferia da cidade. Graças a essa associação com um urbano, este entrevistado pensava em lotear o terreno e vender as casas para atender a demanda de alojamentos urbanos. Em outros casos (como no de Socorro para o seu irmão mais novo), o entrosamento com os urbanos permitiu encontrar um emprego.

Dar educação aos filhos além da quarta série e ter um melhor acesso aos serviços constituem geralmente as principais motivações “confessadas” da vinda para a cidade, mas as novas relações que estabelecem as famílias de agricultores tornam-se um elemento tão importante como os primeiros, mesmo que isto não seja feito de maneira tão consciente.

A cidade não acolhe apenas os agricultores em situação de fracasso. A maior parte dos agricultores da nossa pesquisa encontra-se numa situação

intermediária¹¹. Ora, esse fato é contrário a uma idéia comum que associa migração para a cidade e fracasso agrícola (êxodo rural). Os próprios entrevistados insistem no fato de que a instalação na cidade tem um custo, e, para alguns deles, é possível que se encontrassem numa situação econômica melhor se tivessem ficado no lote. Nesse sentido, Philippe Léna e Isolda M. da Silveira (1993;58) observam que na cidade de Uruará, “*não há tendência em concentrar uma classe de produtores rurais abastados. Ao contrário, trata-se em geral de pessoas que exercem outra atividade porque não têm condições de viver da renda da agricultura, embora isto seja seu objetivo*”. Refere-se, neste caso, a uma classe de produtores menos estruturada que sofreu um processo de proletarização.

Porém, os autores não levaram em conta aqui os agricultores que conservaram a sua atividade agrícola, mas pelo contrário aqueles que associaram a mobilidade para a cidade à uma mudança de profissão. Nossa pesquisa com adolescentes de Uruará e Rurópolis mostrou, por sua parte, que aqueles que conservaram a atividade agrícola representam uma proporção notável, pois 37% dos pais dos alunos pesquisados são residentes urbanos e agricultores (Tabela 3). Este fenômeno não pode ser desprezado, assim como não pode ser omitida a reconversão de boa parte dos antigos agricultores. O confronto dos dados dessas diferentes pesquisas levanta a questão da finalidade dessas estratégias. Não se pode deixar de

11 Reforça essa idéia o fato de ter muito poucos parentes assalariados agrícolas e residentes urbanos nas nossas pesquisas, apesar de se ter realizado entrevistas com alunos de todas as categorias sociais, em todas as escolas das cidades.

perguntar se esses agricultores são a porção que não foi absorvida por um mercado de trabalho urbano restrito demais. Por outro lado, vimos que a cidade pode trazer outras vantagens, que podem ser avaliadas consciente ou inconscientemente, e que as famílias estimam indispensáveis para a reprodução social. Eles esperam compensar o custo e os sacrifícios atuais por alguns ganhos futuros, sejam eles materiais, sociais ou simbólicos.

3.2. Novas redes de sociabilidade entre rural e urbano

A mudança para a cidade pode se acompanhar de uma utilização mais frequente de mão-de-obra paga, sobretudo quando o chefe da família tem uma atividade urbana, não dispondo assim de todo o seu tempo para o trabalho no lote.

As relações com o meio rural não são rompidas pelos novos urbanos, seja porque eles sempre vão trabalhar no lote, seja porque eles conservam parentes ou compadres, seja porque eles usam as suas novas redes de relações sociais urbanas para favorecer os antigos vizinhos ou compadres.

Do ponto de vista dos rurais, é importante ter um parente ou um compadre na cidade. O mesmo poderá hospedá-los quando forem resolver alguns “negócios” (ir ao banco negociar um crédito, por exemplo), ou fazer compras. Este parente urbano poderá ter mais condições de ajudá-lo se um membro da família tiver um

problema de saúde. Particularmente, ele será uma pessoa chave na hora em que a esposa gestante for passar os últimos dias antes do parto na cidade.

Roberto Araújo (1993;122) destacou um outro aspecto da importância para o rural dessas relações urbanas. Escolhendo um urbano como padrinho de um filho, o morador de um travessão pode procurar formar alianças que poderão ajudá-lo um dia a se instalar na cidade ou montar um ponto de comércio, como bem o mostra o autor; a escolha de um padrinho urbano de uma posição social mais elevada é também considerada uma garantia de sucesso social.

A nossa pesquisa nas escolas não permitiu atingir um grau de análise bastante apurado para saber se os jovens que vivem na cidade, fora do lar de qualquer parente, são hospedados por um “compadre” dos pais. Mas existe certa proporção de jovens que vivem na casa de “conhecidos” ou de “amigos”. Observa-se entre os casos apresentados que dona Espedita (família de Oliveira) acolheu os seus netos na cidade quando estes atingiram a idade de estudar. De fato, a procura de uma melhor educação dos filhos é um dos maiores fatores de expansão da cidade.

O urbano pode também prestar alguns serviços e, ao mesmo tempo, beneficiar-se de uma certa valorização em relação à sua antiga comunidade rural. Isso aparece de forma particularmente clara no

discurso de Pedro, e reflete um fenômeno comum:

“Hoje através do conhecimento que a gente tem, tem divergências políticas, mas tem as amizades, né? Hoje você não tem uma condição de fazer alguma coisa que tá necessário, você vai com alguém com quem você tem amizade, às vezes ele facilita em alguma coisa. (...) Quando eu morava na colônia, ninguém, pelo menos se eu chegasse aqui no BASA para fazer um papagaio extra de um mês e tal, eles cortavam lá fora. E hoje, eu chego lá e eu faço.”

A vida na cidade permite o relacionamento com pessoas “importantes”, aqueles que têm um poder econômico, social ou administrativo. E essas relações valorizam a pessoa, além dos serviços que elas podem oferecer.

A cidade, como é bastante conhecido, é o local do anonimato. Mas nessas pequenas cidades, os urbanos se conhecem entre si, enquanto os colonos são anônimos para uma maioria de urbanos quando eles vão para a cidade¹². Os mesmos integram redes de interconhecimento bastante amplos, porque o tamanho da cidade os favorece, mas o rural que vai poucas vezes para a cidade só deixa de ser anônimo apenas para os urbanos que têm um vínculo com a sua

localidade rural. Portanto, é importante para eles criar vínculos com um ou vários urbanos que poderão servir de intermediários com o restante da cidade.

Pedro expressa esse fato prosseguindo: *“As vezes, tem coisas quase impossível. Chega um colega meu lá da colônia: “Pedro, vamos tentar ajeitar isso.” Isso pra mim acho que foi uma melhoria. Por exemplo, agora, um cunhado dela (a esposa), um companheiro meu, chegou com uma peça de máquina quebrada. “Eu não tenho condição, não conheço ninguém e não tenho dinheiro.” Eu digo: “Vamos lá na oficina.” Fomos lá, o cara fez o trabalho, ainda não terminou, né? fez o trabalho pra ele mandar o dinheiro depois. Então eu achei facilidade, não só pra mim, pra um bom número de pessoas também que vivem lá na colônia; assim como facilitou a minha vida, um pouco, não foi bastante, também facilitou alguém que me cerca assim, tento fazer aquilo que posso.”*

Pedro serviu então de intermediário entre o seu “companheiro da colônia” e o mecânico. Sobretudo, ele deu uma caução moral para que a peça pudesse ser consertada fiado, com um pagamento adiado até que o cunhado encontrasse os meios de pagar a sua dívida. De fato, para a pessoa que devia consertar a peça, o companheiro de Pedro era um desconhecido, e os comerciantes não costumam confiar numa pessoa que eles não conhecem. Graças à intermediação do Pedro, ele conseguiu um crédito não apenas financeiro mas

12 A situação dessas cidades é original, na medida em que elas se diferenciam nesse ponto dos lugarejos europeus, onde existe um interconhecimento de todos, moradores do lugarejo ou fazendeiros afastados do centro; no entanto, não se trata ainda do anonimato da cidade maior.

também moral, e pode ser situado dentro das redes de relações que ligam a cidade com o campo.

Por outro lado, a ajuda que Pedro deu às companhias lhe dá uma satisfação pessoal. Ele aparece como uma pessoa útil para a sua antiga comunidade, uma pessoa chave para ser introduzido na cidade. Além desse papel ser valorizante socialmente, manifesta também a permanência do vínculo social com a antiga localidade. De certa forma, a localidade rural é a nova origem dos migrantes vindos para a cidade: a primeira é o estado de origem, e a segunda a localidade rural onde eles se instalaram e formaram novos vínculos sociais. Assim, ao se instalar na cidade, eles são de “algum lugar”, de uma localidade rural denominada pelo número do quilômetro, pela qual eles podem se definir em relação aos outros urbanos ou rurais.

O intercâmbio entre o urbano e o camponês pode parecer desigual. No entanto, o camponês é suscetível de usar a sua própria rede de relações sociais ou de parentesco para beneficiar um urbano em dois tipos de circunstâncias: para relações comerciais ou nas campanhas políticas, se o urbano é candidato a algum cargo eletivo. Sabendo que a política é um dos meios mais rápidos de conseguir uma ascensão social, um urbano que adote essa estratégia precisa manter seus laços com a sua antiga localidade rural.

Conclusão

As pequenas cidades dos municípios da Transamazônica conheceram um crescimento rápido. Isto permite pensar que a agricultura esteja passando por uma crise profunda, na medida em que a maioria dos seus habitantes têm como origem o meio rural do próprio município ou da região. Porém, mesmo que existam sérios obstáculos para que essas famílias possam viver dignamente na agricultura, não se pode deduzir desta situação que os fatores econômicos são os únicos determinantes da migração para a cidade. Nossas entrevistas e pesquisa indicam que aqueles que estavam numa situação econômica mais precária associaram, ao se mudarem para a cidade, a mobilidade geográfica à profissional, enquanto aqueles que permaneceram agricultores ficaram numa situação intermediária.

Para esses agricultores que conseguem se instalar na cidade sem perder a propriedade rural, produz-se uma recomposição dos seus vínculos sociais, tanto em relação aos urbanos como em relação aos antigos vizinhos rurais. A instalação na cidade não implica necessariamente (ou de imediato) um benefício econômico, sendo o maior benefício de natureza social. Longe de cortar os vínculos com a sua antiga localidade rural, o novo urbano torna-se muitas vezes um intermediário entre os rurais que o cercam e a cidade. Dessa forma, para poder alcançar uma valorização social

na cidade, ele tem que cultivar as suas relações nos dois meios, rural e urbano.

Como, neste contexto, abordar o conceito de localidade? Será que uma reflexão sobre a localidade não tem “alguma coisa a ver” com a tradicional oposição entre o rural e o urbano? Ora, procuramos mostrar neste artigo que existe uma “transterritorialidade” que, quando analisada em nível do grupo familiar, não se manifesta apenas de forma cronológica (as diferentes etapas da vida de um indivíduo) mas também de forma concomitante (pela repartição dos membros do grupo familiar entre urbano e rural). Essa transterritorialidade concomitante pode impedir o estabelecimento de uma fronteira fixa entre o rural e o urbano. Será que se deve considerar então que estamos diante da fragmentação da localidade? A mesma poderia definir-se mais por meio do seu adjetivo (rural ou urbana), mas ser formada de fragmentos pertencendo ao conjunto, cujas funções poderiam ser distintas e complementares. O estudo dos percursos migratórios e das práticas dos grupos familiares revela-se como o nível de análise mais pertinente, e incentiva abordar a realidade como um *sistema*, no qual as tarefas agrícolas e as atividades urbanas são elementos em interação (Gastellu, 1997; 16). O conceito de localidade, neste contexto, deve necessariamente ser redefinido.

Referências bibliográficas

- ARAÚJO, R. La cité domestique: Stratégies familiales et imaginaire social en Amazonie brésilienne. Thèse de doctorat en anthropologie, Université de Paris X-Nanterre, datilo, 1993.
- BARBOSA FERREIRA, I. Expansão da fronteira agrícola e urbanização. In: LAVINAS L. (org.). *A urbanização da Fronteira*. Rio de Janeiro, Publipur/UFRI, 1986, p.3-26.
- BECKER, B. Uma hipótese sobre a origem do fenômeno urbano, uma fronteira de recursos no Brasil. *Revista Brasileira de Geografia*, 40, 1, 1978, p.111-122.
- BECKER, B. Undoing Myths: the Amazon, an urbanised forest. In: SACHS I. e CLUSENER-GODT M. (orgs.). *Brazilian Perspectives on Sustainable development of the Amazon Region*, Paris, Unesco/Parthenon, 1995, p. 53-89.
- BECKER, B.; MIRANDA, M.H.P. & MACHADO, L.O. *Fronteira amazônica: questões sobre a gestão do território*, Rio de Janeiro, UFRI, 1990.
- DUPONT, V. & GUILMOTO C. Mobilités spatiales et urbanisation. Théories, pratiques et représentations. *Cahiers des Sciences Humaines*, 29, 2-3, 1993, p.279-294.

- DUREAU, F. *Migration et urbanisation. Le cas de la Côte d'Ivoire*. ORSTOM, Collection Etudes et Thèses, Paris, 1987, 654 p.
- DUREAU, F. A propos de l'analyse des systèmes résidentiels. In: QUESNEL A. e VIMARD P. (orgs.). *Migration, changements sociaux et développement*, Paris, ORSTOM, Série Colloques et Séminaires, 1987, p. 61-82.
- CHARRIER, J.B. Villes et Campagnes. Essai sur la diversité des rapports villes-campagnes à travers le monde, Paris, Masson, 1988.
- GASTELLU, J.-M. L'archipel écologique à la fin du XX^e siècle. Une expérience au Pérou. In : BLANC-PAMARD C. e BOUTRAIS J. (orgs.). *Thèmes et variations. Nouvelles recherches rurales au Sud*, Paris, Orstom, Dynamique des Systèmes Agraires, Coll. Colloques et Séminaires, 1997, p. 241-260.
- HAMELIN, P. O fracasso anunciado. In: LENA, P. e DE OLIVEIRA, A. (orgs.). *Amazônia, a fronteira agrícola 20 anos depois*, Belém, Museu E. Goeldi, ORSTOM, 1991.
- LE BORGNE-DAVID, A. Les nouvelles logiques migratoires des paysans du sud-ouest du Paraná - Brésil. "Le salariat plutôt que la malaria". Thèse de doctorat en développement rural, Université de Toulouse Le Mirail, datilo, 1996.
- LENA, P. Expansion de la frontière économique, accès au marché et transformation de l'espace rural en Amazonie brésilienne. *Cahiers des Sciences Humaines*, vol.28, n° 4, 1992a, p.579-601.
- LENA, P. "Trajectoires sociales, mobilité spatiale et accumulation paysanne en Amazonie brésilienne. Un exemple en Rondônia", *Cahiers des Sciences Humaines* vol.28, n°2, 1992b, 209-234.
- LENA, P. & DA SILVEIRA, I.M. *Uruará: o futuro das crianças numa área de colonização*, Belém, UNAMAZ/UFPA, 1993.
- MARTINE, G. Êxodo rural, concentração urbana e fronteira agrícola. In: MARTINE G. e R. GARUN R. (orgs.). *Os impactos sociais da modernização agrícola*, São Paulo, Caetés, 1987, p. 59-79.
- MARTINE, G. & TURCHI, L. A questão da urbanização na Amazônia: realidade e significado. In: BARROS F. (org.). *C&T no processo de desenvolvimento da região amazônica*, vol.2, Brasília, CNPq/CEST/PTU, 1990, p. 25-55.
- MONBEIG, P. *Pionniers e planteurs de São Paulo*, Paris, Armand Colin, 1952.

- MUSUMECI, L. *O mito da terra liberta*, São Paulo, ANPOCS/Vertice, Revista dos Tribunais, 1988.
- PEBAYLE, R. *Les brésiliens, pionniers et bâtisseurs*, Paris, Flammarion, 1979.
- PEREIRA, L. *Ensaio de sociologia do desenvolvimento*, São Paulo, Pioneira, 1970.
- SAWYER, D. Urbanização da fronteira agrícola no Brasil. In: LAVINAS L. (org.). *A urbanização da Fronteira*, Rio de Janeiro, Publipur/UFRI, 1986, p.43-57.
- SINGER, P. Campo e cidade no contexto histórico latino-americano. *Caderno do CEBRAP*, nº 7, 1972, p.3-27.
- TORRES, H. da G. A migração e o migrante de origem urbana na Amazônia. In: LENA, P. e DE OLIVEIRA, A. (orgs.). *A fronteira agrícola 20 anos depois*, Belém, Museu E. Goeldi, ORSTOM, 1991.
- VALVERDE, O. *A organização do espaço na faixa da Transamazônica* (vol.1), Rio de Janeiro, IBGE/INCRA, 1985.
- VIEIRA, M.A.C. A venda de terras do ponto de vista dos lavradores: a venda como estratégia". In: Encontro Regional do PIPSA/ Amazônia, Rio Branco, 1987.
- WEBER, M. *La ville*, Tradução de Julien Freund, Paris Aubier, 1982.
- ZELINSKY, W. The hypothesis of the mobility transition. *Geographical Review*, vol.61 nº 2, 1971, p.219-229.